

LETTRE À PIERRE CORNEILLE

Eh, Monsieur Corneille, tu t'inquiètes pour le coeur de Rodrigue ?

Tu veux savoir s'il en a un, pour le mettre à l'épreuve sans doute ?

Ta question a fait le tour de la terre et est dans toutes les mémoires de ce qui reste des cours de littérature.

Et celui de Chimène, il ne t'intéresse pas ?

Pourtant, elle en a un. Il bat fort quand il aime, quand il souffre, quand il est pris dans la nasse des sentiments, partagé entre l'amour qu'elle porte à son père et celui qu'elle voue à Rodrigue.

Tu passes cela sous silence, privilégiant ce que pourrait ressentir l'homme plutôt que la femme.

C'est à lui qu'il ressort de défendre l'honneur de la famille, oui.

Je ne t'en veux pas Pierre. Tu permets que je t'appelle Pierre ?

Ce furent les standards de ton époque.

Tu serais étonné cependant de voir qu'aujourd'hui, quatre siècles plus tard, ça n'a guère changé.

Le coeur de la femme est toujours aussi peu visible. On la pense sans doute forte, à l'abri de ce qui pourrait la faire flancher.

Pourtant, Marie, Anna ou Fatima mènent une vie trépidante, en prise directe avec la vie, entre les enfants à élever, les heures de travail à l'extérieur du foyer quand elles ont de la chance d'avoir un salaire, la tyrannie de rester belle et jeune malgré tout.

Ecartelées entre des injonctions contradictoires, il leur faut tout assumer sans céder aux sirènes des addictions qui pourraient aider.

Elles ont bien du mérite, tu sais.

Alors, parfois, l'une d'elles craque. Et il faudrait juste faire mentir les statistiques.

Ah, oui, ça n'existait pas ça non plus à ton époque.

Leur faire admettre, à ces chiffres, que pour les femmes aussi il est possible d'en mourir, que la belle mécanique peut, un beau jour, s'arrêter, sans prévenir. Pof ! d'un coup, parce qu'on aura pas vu à temps que la coupe est pleine.

Et Chimène te dirait "Oui, j'ai un coeur. Il bat encore. J'essaie d'en prendre soin. Mais aidez-moi. Seule, je ne pense pas y arriver".